

Montréal, 6 octobre 1881.

Cher Monsieur,

Je n'ai appris le terrible malheur qu'à sept heures hier soir. Le temps est trop précieux pour que je m'arrête aux compliments de condoléance. Il faut travailler. Je voudrais aller ce soir chez vous : impossible, M. Ouimet est ici.

Je puis vous envoyer cinquante chaises, dix pupitres doubles, une douzaine de couchettes de fer, mais elles doivent être en médiocre état. M. Proulx est sorti; aussitôt qu'il sera arrivé, je verrai ce que pourrai encore faire.

Votre tout dévoué,

H. VERREAU.

Hospice Lajemmerais, Varennes, 6 octobre 1881.

Monsieur le Supérieur,

Je viens d'apprendre par mon journal le malheur qui vient de vous frapper, de frapper le pays tout entier, par la destruction de notre chère Alma Mater, le collège Ste-Thérèse !

Hélas ! le fruit de tant de travaux, de tant de sacrifices perdus en quelques heures ! Que la sainte volonté de Dieu soit faite : c'est ce que vous et vos confrères dites, sans doute, mais qu'il est difficile parfois à notre pauvre intelligence de comprendre ses desseins et d'accepter ses décrets souvent si opposés à nos vues ! Soyez persuadé, M. le Supérieur, que je partage largement la douleur dont votre âme est accablée et qui m'atteint à plus d'un titre.

Je m'empresse donc de vous le dire et je vous prie d'accepter et de faire agréer à vos collègues l'expression la plus sincère de ma profonde sympathie et les vœux que je forme pour que Dieu vous donne le courage et vous envoie les moyens de relever promptement ces ruines encore fumantes sur lesquelles tant d'amis pleurent avec vous !

J'ai l'honneur d'être avec estime, M. le Supérieur,

Votre très humble serviteur et tout dévoué confrère,

F. X. BOURBONNAIS, P^{RE}.